

Résolution de l'énigme n° 14

Nous nous engageons aujourd'hui dans la côte de la Montagne. Et nous sommes au croisement de la côte et de la rue Saint-Pierre.

Coin Saint-Pierre et côte de la Montagne

La rue Saint-Pierre, que nous allons bientôt laisser, relate notre Histoire en deux temps, conformément à la réalité historique. En direction de la rue Sous-le-Fort, notre part Nouvelle-France. En direction du quai Saint-André, notre part *business as it used to be*. La coupure est nette et c'est ce qu'on a voulu collectivement. En tout cas, la trame architecturale de la rue est explicite.

D'une part, donc, une Nouvelle-France retrouvée au terme d'une entreprise radicale de restauration, même de reconstitution. Les étages ajoutés aux anciennes maisons pour satisfaire les besoins du temps ont été abattus. Et l'abattage s'est poursuivi jusqu'au solage tant que les vieux murs n'ont pas paru d'origine française. On a voulu retrouver notre Nouvelle-France. Seuls les deux bâtiments de la rue Saint-Pierre qui font les angles sud de la côte de la Montagne ont survécu au projet radical de retour à notre passé. Mais ils avaient été achetés, eux aussi, par le ministère des Affaires culturelles dans le plan Place-Royale ; on a finalement renoncé à les démolir.

La Nouvelle-France s'exprime dans des maisons de pierres de deux ou trois étages avec toit à deux versants et murs pare-feu. Commerce ou atelier au rez-de-chaussée, résidence à l'étage. La pierre est un moellon, c'est-à-dire un bloc de calcaire généralement équarri au marteau ; sa masse doit être maniable par un maçon travaillant seul. Seuls les jambages, les linteaux, les pas de porte sont faits de pierre sciée. La toiture est en bois, planche à clin ou bardeau. Parfois, sur le tard, en petites pièces de tôle ou même de fer blanc.

On a tout de même voulu corriger un peu cette Nouvelle-France retrouvée. Par exemple, la Nouvelle-France n'a pas connu la tôle à baguette, qui remonte au plus tôt aux années 1860. Au moment de la restauration-reconstitution, on a forcément eu à décider d'assurer la plus grande longévité possible aux toitures. Autre exemple, cette maison Nouvelle-France était crépie pour protéger son calcaire un peu trop perméable et ses liants qui résistaient mal aux changements des saisons. Le crépi était, semble-t-il, moins courant à Montréal, où la pierre calcaire est plus riche en fer et en calcium et constitué de grains de sable plus compacts ; on parle alors plutôt de grès.

L'autre rue Saint-Pierre, l'anglaise, ne compte qu'une seule maison Nouvelle-France, celle de Guillaume Estèbe, construite en 1752, donc à la toute fin de la Nouvelle-France, solidement construite par un homme très riche, et d'un volume qui l'a rendue utilisable à des fins variées, ce qui a assuré sa survie.

En 1700, il n'y a pas de rue Saint-Pierre au nord de la côte de la Montagne. Des remblais sont faits à l'arrière du palace d'Aubert de LaChesnaye dont la façade donne sur la rue du Sault-au-Matelot. Derrière la maison voisine, plus modeste, de Comporté, également. À la fin de la Nouvelle-France, des quais couverts de bâtiments atteindront la rue de la Barricade. Hormis la maison d'Estèbe, il n'en reste rien.

Et que reste-t-il du siècle qui a suivi la guerre de la Conquête ? La maison d'Étienne-Pascal Taché est de 1853, au n° 103, construite en pierre en 1838 mais recouverte de brique dans les années 1900 ; la Maison Hunt antérieure aux deux autres ; la banque Molson devenue bureau de poste au croisement de la Barricade, et c'est tout.

En résumé, cette rue des banques remonte donc, globalement, au tournant du XX^e siècle. Un siècle et demi s'est donc écoulé entre le sud et le nord de la rue Saint-Pierre. Quelques rares bâtiments rappellent qu'il s'est passé quelque chose entre la mi-XVIII^e et le début du XX^e.

Et, étrange paradoxe, ces institutions bancaires, dont la raison d'être est l'avenir, le vôtre et le leur aussi, bien sûr, adoptent l'architecture gréco-romaine comme code de construction.

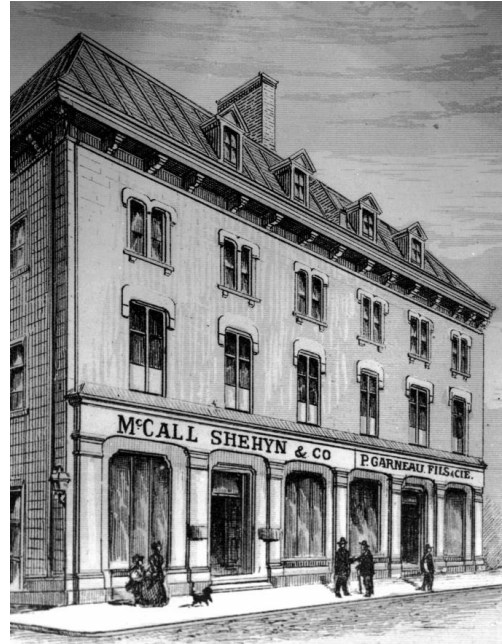
Notre Vieux-Québec est un bien étonnant décor, n'est-ce pas ? En tout cas, c'est le récit que nous en fait ce coin de rue.

Avant de nous mettre en route pour les hauteurs du Cap-aux-Diamants, comment pourrions-nous nous priver du plaisir de lever les yeux vers le sommet des quatre bâtiments, assez remarquables, de ce croisement des rues Saint-Pierre et côte de la Montagne ?

La plaque apposée sur le 48-52 Saint-Pierre nous rappelle les 150 ans de présence sur ce site des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame fondée par Marguerite Bourgeois à Montréal en 1671. La plaque dit que le couvent s'est transporté à Saint-Roch en 1843. Effectivement, les religieuses se sont alors installées directement en face de l'église Saint-Roch, dos à *Crown Street*. On a démoli le couvent Saint-Roch pour construire l'hôtel Pur.

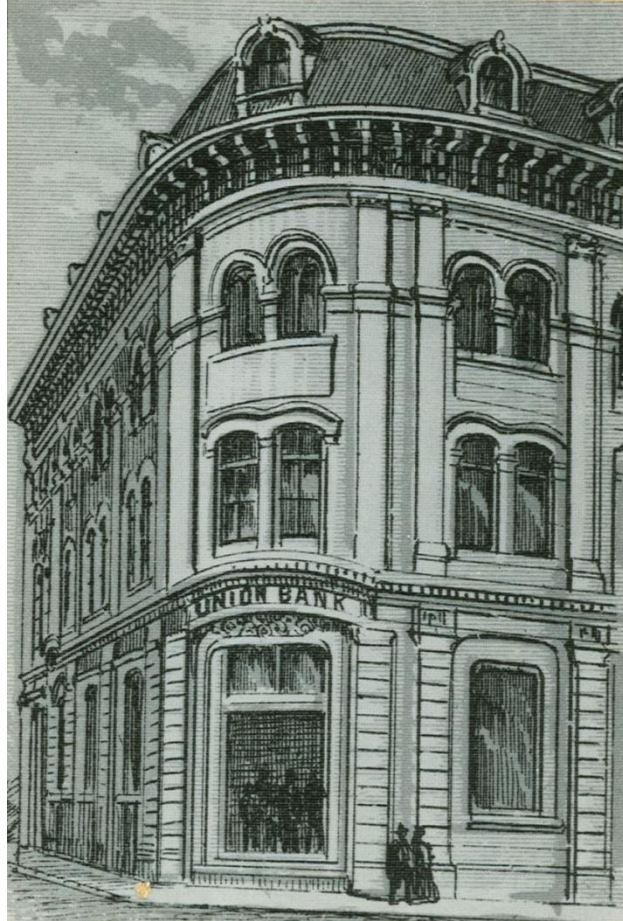
Le quartier de la Place-Royale n'est certainement plus à cette époque un espace urbain édifiant, avec ses hôtels, ses auberges, ses tavernes, ses cafés, ses milliers de marins errants. Et le quartier Saint-Roch déborde déjà de familles ouvrières nombreuses jusqu'au-delà de Dorchester.

Cela dit, les religieuses sont parties, mais elles sont restées propriétaires des lieux, pour s'assurer un revenu. Le couvent est d'abord démoli, et remplacé par un édifice commercial, puis, après deux ou trois incendies et reconstructions, les religieuses abandonnent en 1950. Que reste-t-il du bâtiment de 1854 ? En tout cas, il y reste, au rez-de-chaussée et au premier étage, quelques traces de la reconstruction de 1866 dessinée par Peachy, que montre la photo ci-jointe. L'édifice est aujourd'hui porté par une structure d'acier que celui de 1854 n'avait forcément pas.



1887 (Archives de la ville de Québec)

De l'autre côté de la côte de la Montagne, donc sur le quai d'Aubert de LaChesnaye, plus tard la batterie Dauphine, une première maison est apparue aux environs de 1800, accompagnée de hangars, évidemment. Le bâtiment que vous voyez, avec cette belle façade arrondie, remonte à 1866. C'est Peachy qui le dessine pour la compagnie de navigation Richelieu, plus tard *Canada Steamship Lines*. Six ou sept ans plus tard, le bâtiment, qui n'a alors que deux étages, est acheté par l'*Union Bank of Lower Canada*, qui l'exhausse de deux étages en faisant disparaître son toit à la Mansart. Puis d'autres banques s'y succèdent. La compagnie Price s'y installera au dernier étage avant de construire sa tour sur la rue Sainte-Anne. Puis, le Secrétariat permanent des peuples francophones en 1981. Puis, l'UNESCO en 1989.



Vers 1887 (Archives de la ville de Québec)

C'est un bâtiment Peachy, ça saute aux yeux. Voyez ses linteaux, qui portent bien sa signature. Avec son toit mansardé, le bâtiment a d'abord dû paraître de style Second Empire, mais, décoiffé, il évoque plutôt les palais Renaissance. Pilastres chanfreinés au rez-de-chaussée dans la bonne tradition classique, entablement sous l'étage, pilastres coupés de chapiteaux formant bandeau aux étages, fenêtres jumelées sous un linteau en double arc surbaissé. L'ajout des deux étages supérieurs au tournant du XX^e a respecté l'œuvre de Peachy et a, avec bonheur ma foi, accentué la verticalité déjà induite par les pilastres des premiers étages.

À l'angle nord-est de ce carrefour, le bâtiment peut vous sembler sans intérêt, mais il dissimule toute une histoire. En 1700, vous vous seriez trouvés dans la cour arrière de la maison de Charles-Aubert de LaChesnaye.



Centre-gauche, la maison de LaChesnaye (Franquelin, 1688)

En effet, le milliardaire se fait construire sur la rue du Sault-au-Matelot un hôtel particulier, vraisemblablement sur un peu de remblai. C'est à la fois une résidence et un entrepôt, car il est de tous les commerces. Les bombardements de la Conquête vont endommager sérieusement le château, que des Anglais successifs vont retaper progressivement, à leur manière et selon leurs besoins.

En 1830, le gouvernement (car la ville n'existe pas encore) élargit la côte de la Montagne pour faciliter l'accès à la nouvelle rue Dalhousie, et, donc, démolit une partie du bâtiment. C'est alors qu'apparaît la bâtisse en brique qu'on voit aujourd'hui, mais elle n'a que trois étages. C'est la quincaillerie Méthot. D'autres quincaillers vont lui succéder jusqu'à la célèbre *Chinic Hardware Company Limited* en 1887. L'autre partie de l'ancienne maison de LaChesnaye a également été reconstruite en brique en 1855. La *Chinic* l'acquiert. Puis, elle ajoute un étage. Et couvre finalement tout l'emplacement de LaChesnaye. Sans compter, plus tard, le bâtiment sur Dalhousie, dont on a déjà parlé. Vous avez bien connu la *Chinic*, puisqu'elle a fermé en 1984.

Ces grandes vitrines avec leurs pilastres jumelés et leur entablement, c'est bien joli. Elles sont centenaires.



La Chinic début XX^e (Livernois, BAnQ)

À l'angle sud-ouest, que dites-vous de la corniche ? *Extravaganza* ! Mais tout le bâtiment est magnifique, vous êtes bien d'accord ?

Le premier emplacement concédé ici fait 80 pieds sur Saint-Pierre et 24 sur la côte de la Montagne. Il est concédé dès 1654 par le gouverneur Lauson à Louis Couillard de Lespinay, fils aîné de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Au recensement de Talon en 1667, il s'y trouve une maison en pierre à deux étages de 50 pieds de longueur. Deux cents ans plus tard, en 1866, s'y dresse le bâtiment actuel construit pour la Caisse d'économie Notre-Dame, dessinée par l'architecte...euh! Encore lui ! Trois des quatre bâtiments de ce carrefour. Lui. Et en 1866. Toujours lui. Les linteaux du rez-de-chaussée, c'est lui. Les linteaux des étages, c'est lui. L'entablement-bandeau, c'est lui. Mais pas le dernier étage, qui est ajouté

en 1906, et revêtu de terre cuite émaillée. La très saillante corniche est portée par des consoles... *mamma mia* ! quelles consoles ! Eh bien, le créateur de ce beau délire est René-Pamphile Lemay, le fils du poète, dont je vous ai déjà dressé une courte liste de ses nombreux bâtiments.

Suffit sur ce carrefour important de notre histoire.

La côte de la Montagne

Jetons un coup d'œil en passant à l'ancienne *grocery* de Robert Shaw, au 116-124 côte de la Montagne, dessinée en 1854 par Edward Staveley que vous connaissez déjà bien pour avoir fréquenté sa Maison de la littérature, ancienne église Chalmers, dans la chaussée des Écossais. Staveley utilise le solage de deux anciens bâtiments, ce qui explique le dénivellement entre les deux parties de l'épicerie en gros de Shaw. Comme je vous l'ai déjà mentionné, cet emplacement a été occupé, à l'origine, par le magasin des Sulpiciens de Montréal. Il leur fallait évidemment un entrepôt à Québec, les transatlantiques n'allant pas en amont de Québec, et il fallait compter au moins cinq jours pour atteindre Montréal en barque. Selon la température, cette remontée du fleuve pouvait prendre jusqu'à plusieurs semaines en barque, comme le raconte Philippe Aubert de Gaspé. Quatre ou cinq jours en canot en moyenne.

Nous avons déjà tout dit sur la rue du Sault-au-Matelot, la rue des tonneliers. Tout dit aussi sur la *Neptune Inn* et la *New Neptune Inn*. Tout sur la rue Notre-Dame qui mène à la Place-Royale. Tout sur l'encombrant sieur Bourdon qui a bloqué le prolongement de la rue Notre-Dame à votre droite, ce qui a bien servi les Ursulines qui y ont construit leur magasin.

Mais on n'a pas encore parlé du fameux projet d'hôtel de 16 étages annoncé en 1910, le *SkyScraper*, planifié par des gens de Boston. Cette chose devait s'étirer de la rue du Sault-au-Matelot jusqu'à la falaise, faisant disparaître le Neptune et le Bloc Morin en particulier. Un casino, un café

concert, cinq derniers étages grand luxe, jardin sur le toit, passerelle pour le parc Montmorency. C'est resté un projet.

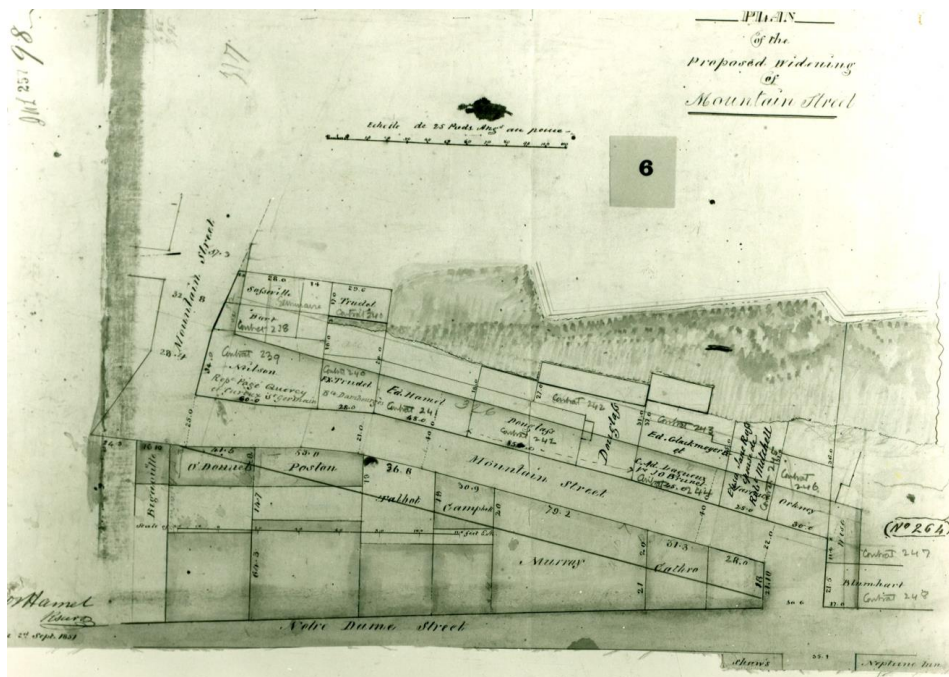
Et nous voilà bien engagés dans le sentier que Champlain établit ici en 1623 pour se rendre à la forteresse qu'il a installée sur le Cap-aux-Diamants en 1620. Nous marchons ici dans les pas de Marie de l'Incarnation, de Mgr de Laval, de Talon qui aura sa maison juste en arrivant en haut, dans les pas de Frontenac. Mais ni Wolfe ni Montgomery n'ont mis le pied dans cette côte ! C'est la rue principale de Québec pendant deux siècles. Et je pense bien que tous nos ancêtres l'ont montée.

La côte de la Montagne est restée une artère essentielle de la ville jusque dans les années 1950, alors que l'Université Laval commence à déménager en banlieue, que les centres commerciaux se développent à l'extérieur de la ville, que les grands magasins-entrepôts s'apprêtent à quitter la basse-ville. C'était une rue, une vraie rue bordée par des maisons dès le bas de la côte, comme le montre le plan-relief de Duberger (1806-1810).



Des maisons commencent à apparaître dans le pied de la côte vers 1680. De même à la tête de la côte, dans le prolongement de Buade, des gens se construisent dès 1675. La ville compte alors environ 1200 habitants, enfants compris. Ils habitent majoritairement en basse-ville, plus densément peuplée. En haute-ville, les institutions religieuses occupent beaucoup d'espace : séminaire, hôpital, collège des Jésuites, couvent des Ursulines, cathédrale. Toutes ces institutions ont leur jardin.

En 1810, on comptait une vingtaine de maisons collées à la falaise sur le côté droit de la côte de la Montagne, avant d'atteindre l'escalier Casse-cou. Elles seront démolies lors de l'élargissement de la côte de la Montagne en 1853.



Plan de Joseph Hamel, septembre 1851 (Archives de la ville de Québec)

Curieusement, vingt ans plus tard, de nouveaux bâtiments avaient déjà remplacé certaines maisons rasées en 1853. Si bien que le *Financial Building* dû démolir l'immeuble de la *Provincial Securities Limited* pour s'implanter. L'ancien édifice portait le n° 107, le *Financial Building* porte le n° 105.



Provincial Securities Limited, vers 1920 (Archives de la ville de Québec)

L'édifice à droite de la *Provincial Securities* était encore debout après la construction du *Financial Building*. On appelait cet édifice le bloc Morin. En fait, le Dr Édouard Morin avait acheté en 1904 la *Brodie Warehouse & Office*, qu'il avait augmentée à cinq étages, avec une nouvelle façade. Le bloc Morin sera démoli en 1964.



1960 (Archives de la ville de Québec)

Le premier occupant de cet emplacement aurait été un ferblantier du nom de Louis Leparc qui s'y construit en 1677 une petite maison en bois de 18 pieds sur 16. Ce sont les dimensions habituelles pour une première maison, à la ville comme à la campagne. Sa boutique voisine sa maison juste au-dessus dans la côte.

On est en 1929 quand la société d'investissements Lagueux et DesRochers fait construire cette tour à bureaux, en pleine vague art déco. Pensez à la tour Price sur Sainte-Anne, en construction une année plus tôt. L'architecte est Héliodore Laberge, concepteur de l'église et du presbytère des Saints-Martyrs-Canadiens sur la rue Père-Marquette, du Centre Mgr Bouffard sur la rue Marie-de-l'Incarnation, etc. La construction de l'édifice n'est pas achevée quand la société Lagueux et Desrochers le transfère à la *Financial*.

L'architecte a adopté une géométrie au sol un peu étonnante : trapèze, triangle ? Il fallait évidemment tenir compte du bâtiment voisin, mais aussi de la falaise. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont en pierre, les autres étages en brique foncée, donc tout en contraste. Le côté nord de l'édifice diffère considérablement. La verticalité de la façade est accentuée par des pilastres qui font mur. Ils sont couronnés par des chapiteaux de formes géométriques en pierre reliés par un bandeau. À la base des pilastres, les motifs art déco des bas-reliefs s'approchent de la modernité cubiste de Juan Gris, Georges Braque, Jacques Lipchitz, Pablo Picasso. Le bâtiment a toujours sa passerelle vers le parc Montmorency. Des citoyens pressés de la basse-ville ont parfois emprunté son ascenseur pour se rendre en haute-ville.

En face, dans le parc La Cetière se trouvait l'hôtel *Mountain Hill House*, dessiné par Peachy, et disparu dans un incendie en 1948. On en a déjà parlé.

Poursuivons notre ascension. Les trottoirs ne sont pas parfaits, mais il y en a de chaque côté de la rue. Avant, il y avait des trottoirs de bois. Mais avant les trottoirs de bois, vous pouvez imaginer sans grand effort l'état déplorable de vos chaussures au dégel du printemps ou après une forte

pluie d'automne, sans compter le risque de glissade et de chute. Imaginez l'épouse de François-Xavier Garneau descendant la côte en carrosse, quand son cheval dérape et se retrouve dans la fenêtre d'une maison. Combien d'autres ?

« Le serrurier et ferblantier Pierre Bastien dit Basquin, le lundi 6 avril 1733, fut victime d'un de ces temps pluvieux. Alors qu'il descendait la rue de l'Escalier, qui menait de la Haute à la Basse-Ville de Québec, il glissa et s'affala de tout son long dans la boue. Au même moment, Marianne Prou, la servante du forgeron François Berlinguet, se trouvait à la fenêtre de la maison de son maître. Elle assista au « spectacle » et ne put s'empêcher de sourire. Constatant que la servante avait vu la scène et croyant que Marianne riait de lui, blessé dans son orgueil, Bastien ne put retenir sa colère et s'empressa, après s'être relevé, de traiter la servante de « garce » et de « putain ». Il se précipita ensuite dans la maison de Berlinguet, monta à l'étage et se rendit jusque dans la chambre de Marianne, où il lui assena des coups de canne à la tête. Finalement, l'affaire se termina par une entente hors cour... »¹

On n'insistera pas sur le crottin de cheval, mais on ne saurait ignorer la nature des matières qui descendent cette rue. Par son édit de Villers-Cotterêts en 1539, François 1er avait interdit de vider son pot de chambre par la fenêtre. Ça n'a pas empêché Henri IV d'en recevoir le contenu sur la tête dans une rue de Paris 50 ans plus tard. Et ça a duré encore un bon moment. Frontenac a imposé les latrines dans les maisons en 1673, mais il n'a pas tout prévu...

En 1830, la côte de la Montagne a une vingtaine de pieds de largeur. La partie basse est plus étroite. D'où la recommandation faite par l'ingénieur de la ville Joseph Hamel de démolir des maisons, dont on a vu le dessin il y a quelques minutes. Mais, même élargie, la côte reste dangereuse, car, en 1855, Hamel recommande, pour que cessent les réparations annuelles, d'installer un pavé de « blocs de pierre équarris ». On ne l'a pas écouté. Il

¹ Lachance, André, *Délinquants, juges et bourreaux en Nouvelle-France*, p. 37.

est bien évident que l'invention de McAdam pour revêtir les chaussées de pierre concassée mêlée de sable ne résiste pas à la déclivité de cette côte. La 5e Avenue est asphaltée à New York en 1872. À Québec, on asphalté les premières rues en 1898 : Saint-Louis, de Buade, Saint-Joseph, Saint-Paul et Saint-Vallier. Pour la côte de la Montagne, un jour viendra...

Dans le virage de la côte, l'édifice simili château a été construit juste avant le *Financial Building* pour le Crédit foncier franco-canadien. On est en 1927 et la grande mode de l'historicisme, entre autres le style château, est déjà franchement passée. La porte Saint-Louis, 1878, le Château Frontenac, 1893, la gare du Palais, 1915, etc. J'imagine que l'architecte a simplement voulu satisfaire les fantasmes des dirigeants du Crédit foncier.



Voyons plutôt sa voisine, 64-66 côte de la Montagne. Sa forme actuelle étonne, et cette allure n'est évidemment pas d'origine. Commençons par le commencement.

Des historiens disent qu'il y a là une redoute en 1650. Pensez à la redoute Dauphine, mais qui n'aurait pas été augmentée de deux étages par les Anglais. Hélas, je cherche encore le plan de la ville qui montrerait cette redoute, je cherche aussi le récit initial qui en témoignerait. Il faudrait chercher ces preuves entre 1640, disons, et 1680. Si vous les trouvez, dites-le-moi, s'il vous plaît. Merci.

Les archives disent qu'une première maison de 16 pieds sur 16 est construite sur l'emplacement de la maison actuelle en 1679. Probablement en colombage pierroté. On a parlé de ce type de construction à la place Royale. Quand les Anglais nous bombardent en 1759, il y a là une maison en pierre de deux étages qui appartient à un perruquier, Jean-Aimé Lecomte. Et c'est le tas de pierres qui en reste après la guerre que le boucher Joseph Canac achète pour construire la maison de 1769. On sait que la maison a été agrandie du côté est vers 1860, au-delà de la cheminée,

qui devait normalement se trouver en mur-pignon. Mais on ne sait pas d'où vient la forme étrange qu'on lui voit maintenant.

Devant la maison de Canac-Marquis, voyez le buste de Jean-Paul Lemieux, le grand artiste de Québec, dont on peut voir la célèbre *Procession de la Fête-Dieu* au MNBAQ. La procession passe justement devant nous, descendant de la cathédrale à l'église Notre-Dame-des-Victoires.



La Fête-Dieu, Jean-Paul Lemieux, 1944 (MNBAQ)

Si vous placez votre loupe sur le plan de l'ingénieur Hamel, que je vous ai montré tout à l'heure, vous verrez que le bâtiment situé à la pointe de la côte, directement devant le buste de Lemieux, porte les indications : *contrat 239 Neilson Rep Pagé Quercy et Cureux St-Germain*. À cet endroit, entre les propriétés de Neilson et de O'Donnell, la rue fait 25 pieds de largeur. Concentrons-nous deux minutes sur Neilson. C'est là qu'est écrite, éditée, imprimée *The Quebec Gazette*/La Gazette de Québec.

Au temps de la Nouvelle-France, il n'y a pas d'imprimerie à Québec ni de journal. Après la Conquête, deux jeunes philadelphiens d'origine écossaise viennent installer une imprimerie sur la rue Saint-Louis, dans une maison démolie pour agrandir le Château Frontenac, et ils y publient un journal de quatre pages sur deux colonnes, anglais et traduction française. Le journal déménage plus tard dans la côte de la Montagne. Quand l'imprimerie de Neilson est démolie en 1853 pour élargir la rue, la *Quebec Gazette* n'est plus bilingue depuis 1842. En 1874, la *Quebec Gazette* fusionne avec le *Quebec Chronicle*, situé dans le bas de la côte. En 1925, une nouvelle fusion va donner le *Quebec Chronicle Telegraph*, dans la rue de Buade depuis ce temps.

Après le *Constitutional Act* de 1791, la nouvelle Chambre d'Assemblée siège dans la chapelle du palais de Saint-Vallier, dont nous allons abondamment parler la semaine prochaine. Des journaux vont naître à l'ombre de cet évêché-parlement, anglophones et francophones. Si bien qu'à l'apogée de la côte de la Montagne, dans les années 1845-1855, on comptera entre cinq et dix journaux ou imprimeries dans cette rue. Et des librairies. Le temps des forgerons était passé.

L'escalier Casse-cou

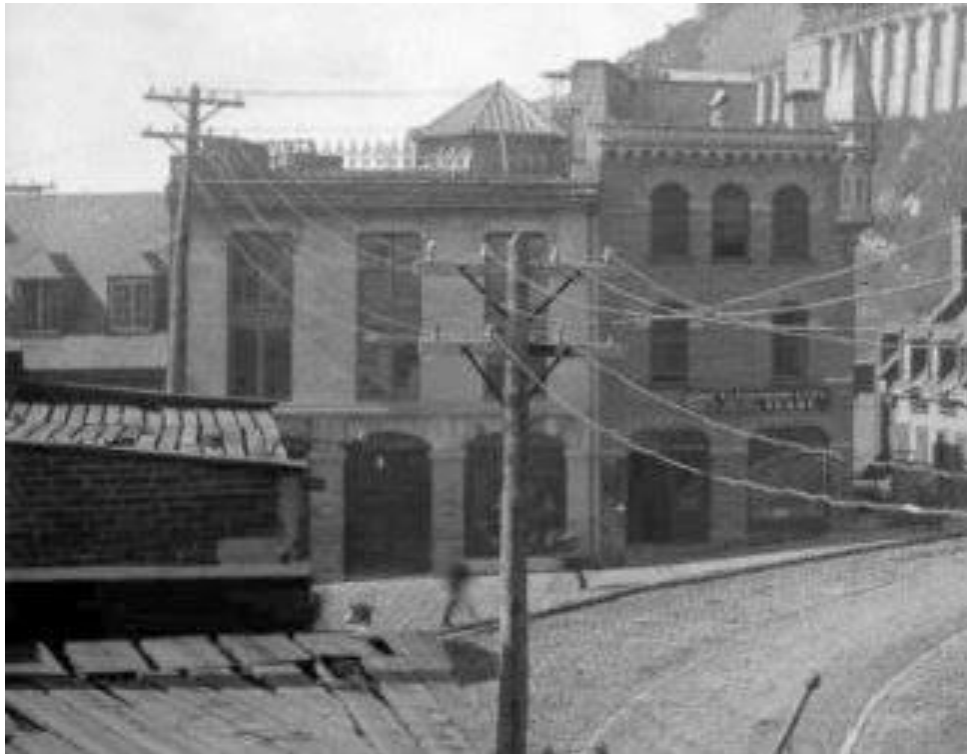
On m'a raconté qu'en pleine saison touristique, par beau temps j'imagine, l'escalier Casse-cou est monté descendu par 20 000 personnes chaque jour. L'Acropole, quoi ! Cet escalier porte son nom actuel depuis les années 1960 seulement. Les Anglais nous ont répété pendant deux siècles que notre

escalier était *breakneck*, on les a finalement pris au mot. Mais autrefois, le monde ordinaire de la basse-ville l'appelait escalier de la haute-ville, et les gens de la haute-ville le nommaient escalier de la basse-ville. À l'origine, c'est un banal raccourci que les gens du Cul-de-Sac ou du Petit-Champlain prennent pour aller à la cathédrale ou chez le gouverneur. C'était un sentier abrupt, plutôt salissant, où l'on perd parfois son sabot. Longtemps, les gouverneurs et les intendants doivent interdire ce sentier aux bœufs, aux cochons, aux poules, sous peine d'amende, car on avait l'habitude bien ancrée de ce raccourci. Jusqu'en 1623, Champlain montait à sa forteresse sur le Cap directement à partir de l'Habitation, à travers la rue Notre-Dame, pour aller rejoindre la côte de la Montagne qu'on connaît. La plupart du temps, la pluie, le gel, ce chemin était impraticable. D'où le détour au bout de la rue Notre-Dame pour prendre la côte. Mais, du coup, le parcours s'en trouvait rallongé pour les résidents du Cul-de-Sac. Apparemment l'escalier aurait été construit vers 1680, quand de jeunes casse-cou ont commencé à courser dans la côte sur leur charrette tirée par leurs nouveaux chevaux canadiens directement venus des haras de Louis XIV.

L'environnement de l'escalier Casse-cou a bien changé depuis la visite de la grande photographe américaine Lida Moser vers 1950. Croiriez-vous que l'escalier descend entre ces deux bâtiments en brique brune ? On a restauré celui de droite, mais on a rasé celui de gauche. Et l'enseigne *Player's* occupe l'espace d'une autre maison qu'on a démolie quelques années plus tôt.



Vers 1950, Lida Moser (BAnQ)



Vers 1900 (Archives de la ville de Québec)



Vers 1900 (BAHQ)

L'état actuel de l'escalier remonte à 1968 ; il a déjà été bien plus large, comme on le voit dans le film de Hitchcock, *I Confess*, tourné à Québec en 1952.



Je vous amène maintenant en pèlerinage au cimetière de Champlain. Il n'y a pas de traverse pour piétons. Et une des règles de base du guidage à Québec est d'amener le groupe de touristes aux passages marqués pour piétons. Alors, je double, je triple, je décuple, je centuple les avis de prudence, car on veut traverser la rue pour voir le cimetière et non pour s'y faire enterrer !

Vous le savez déjà, Champlain a enterré ici une vingtaine de ses compagnons dans le cours de l'hiver 1608-1609. Les enterrements se sont poursuivis dans ce cimetière jusqu'en 1687. On a alors ouvert un nouveau cimetière entre la cathédrale, plus étroite alors qu'aujourd'hui, et la rue de Buade, plus étroite elle aussi. C'était le cimetière Sainte-Famille. Puis, on en a ouvert un autre, de l'autre côté de la cathédrale, là où se trouve aujourd'hui la Porte Sainte. Le cimetière Sainte-Anne. Puis, un autre encore, au bout du cimetière Sainte-Anne, le cimetière Saint-Joseph. Puis, l'hécatombe a forcé l'ouverture du cimetière des picotés dans la rue Hamel en 1701.

Les ossements des centaines de défunts de ces cimetières ont été transférés à Notre-Dame de Belmont à partir de 1859. À l'occasion de certains chantiers, il est arrivé qu'on déterre quelques os oubliés. Mentionnons, en passant, les centaines de défunts honorables enterrés dans la cathédrale. Des récits nous sont parvenus d'églises d'Espagne et d'Italie interdites en été à cause de l'odeur qui s'en échappait. Je n'ai pas encore lu rien de tel à propos des églises de Québec. Reste que ceux qui en avaient les moyens étaient enterrés sous leur banc d'église.

Quittons le cimetière. S'il vous plaît, ne remettez pas votre vie en péril ; restez sur le trottoir où vous êtes. D'ailleurs, vous y aurez meilleure vue sur les derniers bâtiments de la côte de la Montagne.

Vous vous souvenez du *Rabelais* ? Je crois me souvenir qu'il était installé dans la cave de cette maison voisine de l'escalier, à la fin des années '60. Il a dû y rester une quarantaine d'années, peut-être, non ? On dit que cette maison (54-56) remonte à 1763 et qu'on l'a restaurée en 1966. 1763, parce

que les bombardements anglais de l'été 1759 n'avaient laissé là qu'un amas de pierres. Étienne Grillo dit Larivière l'a alors reconstruite à deux étages. 1966, parce qu'on a voulu s'associer au mouvement lancé par la reconstitution de la Maison Chevalier. Vous avez vu plus haut la photo d'une maison en brique brune de quatre étages sur la côte de la Montagne, avec toit plat. Deux étages avaient été ajoutés en 1923. En 1966, on a retrouvé ce qui restait de la maison de 1763, on l'a rétablie et on lui a ajouté un troisième étage et un grenier habitable. L'apparence du rez-de-chaussée remonte-t-elle à 1763 ? Peut-être. On admire tout de même le travail des artisans. Les hauts murs de moellons sont impressionnants.



Vers 1830 (Cockburn)

Une aquarelle de Cockburn, qu'on date des années 1830, nous montre une côte de la Montagne plutôt résidentielle. À cette hauteur, elle est bordée de maisons des deux côtés. Regardez bien au pied de la muraille. Et l'architecture urbaine britannique ne s'y voit pas encore. Le toit plat londonien, en particulier, ne s'est pas encore implanté. Mais ça viendra. C'est précisément ce que montre le 42-44. La maison est construite en 1852, mais son toit plat va remplacer les deux versants plus tard.

Dès 1673, donc avant le grand incendie de 1682 en basse-ville, Frontenac avait voulu que les artisans du feu, forgerons, potiers, orfèvres, armuriers,

taillandiers, boulangers, s'installent dans la côte de la Montagne, accotés à la falaise pour réduire la propagation des incendies. De fait, il y eut beaucoup de boulangers, forgerons, bijoutiers dans la côte. En 1744, on y comptait au moins sept forgerons. Il s'y trouve encore six forges en 1792. La dernière va fermer en 1820. Mais en 1845, on y compte une dizaine d'orfèvres. C'est que la clientèle a changé. Et la tradition s'est maintenue de la boutique au rez-de-chaussée et de la résidence à l'étage.

La suite des maisons de la rue, jusqu'à la porte Prescott, n'a pas beaucoup changé, à première vue, depuis que Cockburn les a représentées en 1830.



Mars 1830 (James Pattison Cockburn)

Sauf que Peachy est passé par ici. Il refait en 1867 la façade du 36-40 construit juste avant 1800 pour le bijoutier Narcisse Turcot. Il refait la façade de la maison double du 28-34 la même année. Il refait la façade du 24-26 l'année suivante. Est-ce que ça se voit qu'on a affaire à l'architecte Peachy ? Les linteaux. Les bandeaux. Les pilastres amincis au rez-de-chaussée et l'arc élégant des vitrines. Dès nos premières énigmes, je vous avais recommandé de retenir ce nom, Joseph-Ferdinand Peachy. Il est

partout en basse-ville ; vous l'avez constaté. Il est partout en haute-ville également.

Il est grand temps qu'on parle un peu de lui. Son arrière-grand-père John débarque à Québec vers 1773. Il épouse une Québécoise. Le grand-père et le père de Joseph-Ferdinand font de même. Et lui aussi. Deux fois, d'ailleurs. Après ses études chez les Frères des écoles chrétiennes, il entre au studio d'architecture de Charles Baillairgé, comme assistant 5 ans, comme associé 13 ans. Il a son propre bureau en 1866. Et les contrats lui pleuvent dessus : églises, hôpitaux, commerces, écoles, banques, résidences, églises Saint-Sauveur, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Gervais, Arthabasca, Notre-Dame-de-la-Garde, la chapelle du Séminaire près de la cathédrale, etc., etc., le toit à lanternes de l'Université Laval, les magasins-entrepôts Renaud, Thibodeau, etc., le YMCA aujourd'hui le Diamant, les maisons de ville de la Grande Allée, etc., etc. Membre fondateur et président de l'Association des architectes du Québec, président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec. Et onze enfants, quand même... Son nom ne s'est pas perpétué, car seulement trois de ses filles lui ont survécu. Il résidait dans le *Hobbit*...dans St-Jean-Baptiste.



BAnQ

Dans cette suite de bâtiments, deux établissements sont devenus des institutions légendaires, le Vendôme et Zanettin. Le restaurant Vendôme a ouvert ses portes ici en 1951. Tout Québec rêvait alors de ses nappes carreautes bleues et de ses bougies plantées dans une bouteille de Chianti empaillée. Et on y servait à la française des plats français dont on n'avait pas l'habitude. Son menu toujours lisible, en bonne partie, rend nostalgique. Il a tenu un bon demi-siècle, me semble-t-il.

L'autre légende est celle de Lorenzo Zanettin au n° 28. Zanettin ouvre une boutique d'encadrement dans ce bâtiment en 1885. Il sculptait lui-même ses cadres et les dorait. Pour survivre, il vendait aussi des statues et des images pieuses. Il lui arrivait même d'être policier à temps partiel. La famille habitait au-dessus de la boutique. Son fils Gérard a converti la boutique en galerie d'art en 1940 et s'est spécialisé dans les artistes québécois dans les années 1960 : Marie Laberge, Albert Rousseau, Jean-Paul Lemieux, René Richard, Edmund Alleyn, Miyuki Tanobe, etc. Bref, fait tout à fait exceptionnel, la famille Zanettin a régné ici durant plus d'un siècle.



Vers 1900 (BAnQ)

On va maintenant nous ouvrir la porte Prescott. Allons-y.

Références

Sur la Toile :

- Bussières, Paul, [Un exemple de rue historique, la côte de la Montagne](#), Atlas historique du Québec, CIEQ, 2001.
- Gagnon, Claude, [Interview avec Gérard Zanettin](#), Vie des Arts, 1986.
- Lachaussée, Catherine (Radio-Canada), [Ça date pas d'hier](#), La maquette Duberger, 4 décembre 2020.
- Légaré, Denyse et Noppen, Luc, *DBC, Peachy, Joseph-Ferdinand*, [Répertoire du patrimoine culturel du Québec](#)
- Poirier, Jean, [Noms de rues de Québec au XVII^e siècle](#).
- Ville de Québec, [L'archéologie à Québec. Maison De La Chesnaye](#).
- Ville de Québec, [Répertoire du patrimoine bâti](#).

Sur papier :

- Lachance, André [Délinquants, juges et bourreaux en Nouvelle-France](#), Montréal, Éditions Libre expression, 2011.
- Lebel, Jean-Marie, [Québec 1608-2008. Les Chroniques de la Capitale](#), PUL, 2008.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 22 décembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés